

Octavia E. Butler

Liens de sang

Traduction originale de Nadine Gassié,
réactualisée par Jessica Shapiro



Du même auteur au Diable vauvert

LA PARABOLE DU SEMEUR, roman, 2001, 2020

LA PARABOLE DES TALENTS, roman, 2001, 2021

NOVICE, roman, 2008, 2020

Titre original : KINDRED

ISBN : 979-10-307-0408-2

© Octavia E. Butler, 1979

© Éditions Au diable vauvert, 2021, pour la présente édition

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

À Victoria Rose, amie et aiguillon.

Prologue

J'ai perdu un bras en rentrant de mon dernier voyage. Le bras gauche.

J'ai aussi perdu près d'un an de ma vie ainsi qu'une bonne part du confort et de la sécurité dont je n'avais pas mesuré l'importance avant d'en être privée. Quand la police l'a relâché, Kevin est venu à l'hôpital et il ne m'a pas quittée pour que je sache que lui, je ne l'avais pas perdu.

Mais afin qu'il puisse me voir, j'avais dû convaincre la police qu'il n'avait rien à faire en prison. Ce qui avait pris un certain temps. Les officiers de police étaient des ombres qui surgissaient par intermittence à mon chevet pour me poser des questions que j'avais le plus grand mal à comprendre.

« Comment vous êtes-vous blessée au bras? voulaient-ils savoir. Qui vous a blessée? » Ce verbe m'exaspérait: « blesser ». Comme s'il s'agissait d'une égratignure. S'imaginaient-ils que j'ignorais avoir été amputée?

« C'était un accident, me suis-je alors entendue chuchoter. Un accident. »

Ils ont commencé à me questionner au sujet de Kevin. Au début, leurs paroles ne formaient qu'un magma indistinct que je n'écoutais qu'à moitié. Bientôt, pourtant, en me répétant leurs propos, j'ai soudain compris qu'ils accusaient Kevin de m'avoir « blessée ».

« Non. » J'ai secoué faiblement la tête sur l'oreiller. « Ce n'est pas Kevin. Il est là ? Je peux le voir ?

— Qui alors ? » ont-ils insisté.

J'ai essayé de réfléchir, malgré les analgésiques, malgré la douleur diffuse, mais je n'ai pas trouvé d'explication cohérente à leur donner – aucune qu'ils accepteraient de croire.

« C'était un accident, ai-je répété. C'est ma faute, pas celle de Kevin. S'il vous plaît, laissez-moi le voir. »

J'ai répété ces mots inlassablement, jusqu'à ce que les vagues silhouettes des policiers me laissent tranquille et qu'à mon réveil je retrouve Kevin qui somnolait dans un fauteuil près de mon lit. Un court instant, je me suis demandé depuis combien de temps il était là, mais ça n'avait pas d'importance. La seule chose qui comptait, c'était qu'il soit là. Je me suis rendormie, soulagée.

J'ai fini par me réveiller avec la certitude que je pourrais lui parler de façon cohérente et comprendre ce qu'il dirait. Je me sentais presque bien, si ce n'était cette étrange palpitation dans le bras. Ou plutôt là où se trouvait autrefois mon bras. J'ai tendu le cou pour tenter d'apercevoir l'emplacement vide... le moignon.

Aussitôt, Kevin s'est penché au-dessus de moi et a fait pivoter ma tête vers lui.

Il n'a rien dit. Puis il s'est rassis, il a pris ma main et l'a gardée.

Il me semblait que j'aurais pu tendre l'autre main pour le toucher. Il me semblait que j'en avais une autre. De nouveau, j'ai voulu regarder et, cette fois, il m'a laissée faire. Curieusement, j'avais besoin de voir pour pouvoir accepter ce que je savais être la réalité.

J'ai ensuite reposé ma tête sur l'oreiller et j'ai fermé les yeux.

« Au-dessus du coude, ai-je constaté.

— Ils n'ont pas eu le choix.

— Je sais. J'essaie juste de me faire à l'idée. » J'ai ouvert les yeux pour le regarder. Et je me suis souvenue de mes visiteurs précédents. « Je t'ai attiré des ennuis ?

— À moi ?

— Les policiers sont venus. Ils pensaient que c'était toi le coupable.

— Ah, les adjoints du shérif. Les voisins les ont appelés quand tu t'es mise à crier. Ils m'ont interrogé, m'ont "détenu" quelque temps, comme ils disent, mais tu les as convaincus de me relâcher.

— Tant mieux. Je leur ai expliqué qu'il s'agissait d'un accident. Que c'était ma faute.

— Je ne vois vraiment pas comment ça pourrait être ta faute...

— Ça se discute. En tout cas, ce n'est pas la tienne. Est-ce qu'ils vont encore te chercher des poux dans la tête ?

— Je ne crois pas. Ils sont persuadés que c'est moi le coupable, mais il n'y a pas de témoin, et tu refuses de coopérer. Et puis, ils ne comprennent pas comment j'aurais pu te blesser... de cette façon. »

Au souvenir de cette mutilation – de cette douleur –, j'ai refermé les yeux.

« Ça va ? m'a demandé Kevin.

— Oui. Raconte-moi ce que tu as dit à la police.

— La vérité. » Un moment, il a joué avec ma main en silence. J'ai levé les yeux vers lui, il m'observait.

« Si tu leur avais révélé la vérité, ai-je murmuré, tu serais encore enfermé... dans un hôpital psychiatrique. »

Il a souri. « J'en ai révélé un maximum. J'étais dans la chambre quand je t'ai entendue crier. Je me suis précipité au salon pour voir ce qui se passait et je t'ai trouvée en train de te débattre pour dégager ton bras de ce qui ressemblait à un trou dans le mur. En m'approchant pour t'aider, j'ai vu que ton bras n'était pas juste coincé, mais qu'il avait été comme écrasé par le mur.

— Il n'a pas été écrasé.

— Je sais. Mais ça m'a paru une bonne façon de leur décrire la scène, histoire de montrer mon ignorance. Ce n'était pas tout à fait inexact non plus. Ils m'ont demandé de leur expliquer comment une chose pareille pouvait arriver. J'ai affirmé, et persisté à affirmer, que je n'en savais rien... Et bon Dieu, Dana, je n'en sais rien.

— Moi non plus, ai-je chuchoté. Moi non plus. »

La rivière

Les problèmes ont commencé longtemps avant le 9 juin 1976, date où j'en ai pris conscience, mais c'est du 9 juin que je me souviens. C'était mon anniversaire. Le jour de mes vingt-six ans. Ce fut aussi le jour de ma première rencontre avec Rufus, le jour où il m'appela pour la première fois.

Kevin et moi n'avions rien prévu de spécial pour fêter l'événement. Nous étions l'un et l'autre trop fatigués pour cela. La veille, nous avions quitté notre appartement de Los Angeles et emménagé dans notre nouvelle maison, quelques kilomètres plus loin, à Altadena. Pour moi, ce déménagement était une fête en soi. Nous étions encore occupés à déballer – ou plutôt, j'étais encore occupée à déballer; Kevin, à peine ses affaires installées, avait tout laissé tomber pour s'enfermer dans son bureau. Soit il se tournait les pouces, soit il réfléchissait, car je n'entendais pas le bruit de sa machine à écrire. Finalement, il est revenu au salon, où je rangeais les livres par catégories dans

la bibliothèque. J'en étais aux romans. Nous avions tellement de livres qu'un minimum de discipline s'imposait.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

— Rien. » Il s'est assis par terre non loin de moi. « Je me heurte juste à mon propre esprit de contradiction. Tu sais, hier, pendant le déménagement, j'avais une demi-douzaine d'idées pour mon conte de Noël.

— Et plus aucune maintenant que tu as le temps de l'écrire.

— Tout juste. » Il a ramassé un livre, l'a ouvert, a feuilleté quelques pages. Avec celui que j'avais à la main, je lui ai donné une petite tape sur l'épaule. Il a levé les yeux, surpris, et j'ai déposé devant lui une pile d'essais qu'il a lorgnés d'un œil morose.

« Et merde, pourquoi je suis sorti de mon bureau, moi ? »

— Pour trouver des idées. Puisqu'elles te viennent quand tu t'actives... »

Il m'a jeté un regard que je savais moins malveillant qu'il n'y paraissait. Ses yeux pâles, presque incolores, lui donnaient toujours l'air distant et de mauvaise humeur, qu'il le soit ou pas. Il s'en servait pour intimider les gens. Les inconnus. Je lui ai souri et j'ai repris ma tâche. Au bout d'un moment, il a emporté la pile d'essais vers une autre étagère et s'est mis à les ranger.

Comme je me penchais pour pousser vers lui un autre carton plein, j'ai eu un début d'étourdissement accompagné de nausée. Je me suis vite redressée.

Autour de moi, la pièce a paru se brouiller et s'obscurcir. Je suis restée debout quelques instants en me retenant à la bibliothèque, me demandant ce qui m'arrivait, avant de tomber à genoux. J'ai entendu Kevin pousser un cri de surprise, puis demander : « Qu'est-ce qui t'arrive ? »

J'ai voulu le regarder, mais je voyais trouble. « Ça ne va pas », ai-je lâché dans un souffle.

Je l'ai entendu approcher, j'ai discerné un brouillard gris et bleu – son pantalon, sa chemise. Puis, juste avant qu'il me touche, il a disparu.

La maison, les livres, tout a disparu. Brusquement, je me suis retrouvée dehors, agenouillée par terre sous des arbres. Un lieu verdoyant. À la lisière d'une forêt. Devant moi s'écoulait une rivière large et paisible au milieu de laquelle un enfant se débattait dans l'eau, hurlait...

Il se noyait !

L'enfant en détresse me fit réagir. Savoir où je me trouvais, ce qui s'était passé – les questions seraient pour plus tard. Pour l'heure, je ne pensais qu'à porter secours au gamin.

Je courus jusqu'à la berge, pénétrai dans l'eau tout habillée et nageai rapidement vers lui. Lorsque je parvins à sa hauteur, le corps – celui d'un petit rouquin – flottait sur le ventre, inerte. Je le retournai, l'empoignai fermement de manière à dégager sa tête de l'eau et le tirai vers le bord. Entre-temps, une femme aux cheveux roux était arrivée sur la berge et nous attendait. Ou, plutôt, elle courait de long en large en pleurant. Dès qu'elle me vit m'approcher

du bord, elle se précipita pour m'arracher l'enfant et l'emporter vers la terre ferme, tout en le tâtant et en l'examinant.

« Il ne respire plus ! » hurla-t-elle.

La respiration artificielle. J'en connaissais le principe, mais je ne l'avais jamais pratiquée moi-même. Le moment était venu de m'y essayer. La femme n'était pas en état de lui venir en aide, et il n'y avait personne d'autre alentour. Dès que nous atteignîmes la berge, je lui repris l'enfant, un garçon plutôt chétif âgé de quatre ou cinq ans tout au plus.

Je le couchai sur le dos, lui renversai la tête en arrière et entrepris de lui faire le bouche-à-bouche. Je vis sa poitrine se gonfler lorsque j'insufflai de l'air dans ses poumons. Soudain, la femme se mit à me bourrer de coups.

« Tu l'as tué ! hurla-t-elle. Tu as tué mon bébé ! »

Je me retournai et parvins à intercepter ses poings serrés. « Arrêtez ! lui ordonnai-je en chargeant ma voix de toute l'autorité dont j'étais capable. Il est vivant ! » L'était-il ? Je n'en savais rien. Je pouvais seulement prier Dieu qu'il le soit. « Votre petit est vivant. Maintenant, laissez-moi le ranimer. » Je la repoussai, contente d'être un peu plus grande qu'elle, et reportai mon attention sur son fils. Entre deux inspirations, je l'aperçus qui me fixait d'un regard vide. Puis elle se laissa tomber à genoux près de moi en sanglotant.

Quelques instants plus tard, le petit garçon se mit à respirer sans mon aide – à respirer, à tousser, à s'étrangler, à vomir et à pleurer en appelant sa mère.

Ce qui signifiait probablement qu'il était tiré d'affaire. Je me reculai pour m'asseoir sur le sol, en proie à un léger vertige, soulagée. J'avais réussi!

« Il est vivant! » s'écria la femme. Elle se jeta sur lui pour l'étreindre, au risque de l'étouffer, cette fois. « Oh, Rufus, mon bébé... »

Rufus. Quelle idée d'affliger un gosse plutôt mignon d'un prénom aussi affreux!

Lorsque Rufus s'aperçut qu'il était dans les bras de sa mère, il s'accrocha à elle en hurlant comme un possédé. Sa voix, au moins, était tout à fait normale. Soudain, une autre s'éleva, couvrant la sienne.

« Mais qu'est-ce qui se passe, ici? » C'était une voix d'homme, impérieuse et irascible.

Je me retournai en sursaut, pour me retrouver nez à nez avec le plus long canon de fusil que j'aie jamais vu. J'entendis un déclic métallique et me figeai, certaine d'écopier d'un coup de fusil pour avoir sauvé la vie du gamin. Certaine que j'allais mourir.

Je voulus parler. La voix me manqua. J'avais le vertige et envie de vomir. Ma vision se brouilla à tel point que je ne distinguai plus ni le fusil ni le visage de l'homme qui le tenait. J'entendis la voix agressive de la femme, mais la nausée et l'effroi m'empêchèrent de saisir ses paroles.

Brusquement homme, femme, enfant, fusil, tout disparut.

J'étais de nouveau agenouillée dans le salon de ma maison, à plusieurs mètres de l'endroit où j'avais fait mon malaise quelques minutes plus tôt. J'étais de retour chez moi – trempée, couverte de boue, mais

saine et sauve. À l'autre bout de la pièce, Kevin fixait, pétrifié, l'endroit où je me trouvais auparavant. Depuis combien de temps se tenait-il là ?

« Kevin ? »

Il s'est retourné d'un bloc. « Bon sang... mais comment tu as fait pour arriver là ? a-t-il chuchoté.

— Je ne sais pas.

— Dana, tu... » Il s'est approché de moi, m'a touchée d'une main hésitante comme s'il n'était pas sûr que ce soit moi, puis, saisissant mes épaules, les a agrippées très fort. « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

J'ai tenté de lui faire desserrer son étreinte, mais il ne voulait pas me lâcher. Il s'est jeté à genoux près de moi.

« Dis-moi !

— Je voudrais bien, mais je n'en ai aucune idée. Arrête, tu me fais mal. »

Enfin, il m'a lâchée et m'a dévisagée comme s'il venait de me reconnaître. « Tu vas bien ?

— Non. » J'ai fermé les yeux et baissé la tête. Je tremblais de frayeur, d'une terreur résiduelle qui me privait de toutes mes forces. Pliée en deux, les bras serrés autour du torse, je me suis efforcée de me calmer. Le danger avait beau être passé, je ne pouvais empêcher mes dents de claquer.

Kevin s'est levé pour aller chercher une grande serviette qu'il a drapée autour de moi. Elle m'a un peu réconfortée ; je m'en suis étroitement enveloppée. Je sentais encore sur le dos et les épaules les coups de poing de la mère de Rufus. Elle avait cogné plus fort que je ne le pensais, et la réaction de Kevin n'avait pas arrangé les choses.

Nous étions là, assis par terre tous les deux, moi blottie dans la serviette, Kevin un bras passé autour de ma taille, m'apaisant de sa seule présence. Il m'a fallu un moment pour arrêter de trembler.

« Raconte-moi, maintenant, a-t-il demandé.

— Quoi?

— Tout. Qu'est-ce qui t'est arrivé? Comment tu as... comment est-ce que tu t'es déplacée comme ça? »

Je suis restée muette, cherchant à rassembler mes pensées, revoyant le fusil pointé sur ma tête. Jamais je n'avais été prise d'une telle panique – ni vu la mort de si près.

« Dana. » Il parlait doucement. Le son de sa voix a semblé mettre de la distance entre moi et le souvenir. Pourtant...

« Je ne sais pas quoi te dire. C'est complètement fou.

— Dis-moi pourquoi tu es mouillée. Commence par là. »

J'ai hoché la tête. « Il y avait une rivière. Une rivière au milieu d'une forêt. Et un petit garçon qui se noyait. Je l'ai sauvé. Voilà pourquoi je suis mouillée. » J'ai hésité, réfléchi, cherché une explication sensée. Ce que je venais de vivre était parfaitement insensé, mais je pouvais au moins tenter de le relater de façon cohérente.

J'ai vu que Kevin veillait à rester impassible. Il attendait. Plus posément, j'ai repris du début, à partir de ma première sensation d'étourdissement. Pour lui, j'ai égrené mes souvenirs – j'ai tout revécu dans le

moindre détail. Il m'est même revenu des éléments dont je n'avais pas pris conscience sur le moment. Les arbres qui m'entouraient, par exemple, étaient des pins, hauts et droits, pourvus de branches et d'aiguilles, surtout au sommet. J'avais dû enregistrer ce fait avant de remarquer Rufus. Et je me suis souvenue d'un détail supplémentaire concernant sa mère. Ses vêtements. Elle portait une longue robe noire qui la couvrait des pieds au menton. Une tenue absurde pour déambuler sur la rive bourbeuse d'une rivière. Et elle avait un accent – l'accent du Sud. Et puis il y avait ce fusil, impossible à oublier, si long, si menaçant...

Kevin m'a écoutée sans m'interrompre. Quand j'ai eu terminé, il a pris un coin de la serviette pour m'essuyer la jambe. « Il faut bien que cette boue vienne de quelque part, a-t-il dit.

— Tu ne me crois pas? »

Il a fixé un instant mes jambes boueuses, puis m'a regardée. « Tu sais combien de temps tu es partie?

— Quelques minutes. Pas longtemps...

— Quelques secondes. Il ne s'est pas écoulé plus de dix ou quinze secondes entre le moment où tu as disparu et celui où tu m'as appelé.

— Oh, non... » J'ai secoué lentement la tête. « Tout ça n'a pas pu se dérouler en quelques secondes. »

Kevin se taisait.

« Mais c'est arrivé! Je te jure! » Je me suis ressaisie, j'ai inspiré profondément, et j'ai repris calmement. « D'accord. Si tu me racontais une histoire pareille, je ne te croirais pas non plus. Mais, tu l'as dit toi-même, cette vase vient bien de quelque part.

— Oui.

— Écoute, dis-moi ce que tu as vu, toi. Qu'est-ce qu'il s'est passé, d'après toi? »

Il a froncé légèrement les sourcils, a secoué la tête. « Tu as disparu. » On aurait dit qu'il forçait les mots à franchir ses lèvres. « Tu étais là, j'ai tendu la main vers toi, et au moment où j'allais te toucher, pff! plus personne. Je n'en revenais pas. Je suis resté planté là. Et tout d'un coup, tu t'es retrouvée à l'autre bout de la pièce.

— Et maintenant, tu y crois? »

Kevin a haussé les épaules. « C'est ce qui s'est passé. Je l'ai vu. Tu as disparu et tu es réapparue. Ce sont des faits.

— Je suis réapparue mouillée, couverte de boue, et morte de peur.

— Oui.

— Et je sais, moi, ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu : ce sont des faits, aussi. Pas plus dingues que les tiens.

— Je ne sais pas quoi en penser...

— Ça n'a aucune importance, de toute façon.

— Comment ça?

— Eh bien... c'est arrivé une fois. Et si ça se reproduisait?

— Non. Non, je ne crois pas...

— Comment tu peux en être sûr? » Voilà que je recommençais à trembler. « Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais une fois m'a suffi! J'ai failli y laisser ma peau!

— Calme-toi, m'a dit Kevin. Quoi qu'il arrive, ça ne servira à rien de te mettre dans cet état. »

Je m'agitais, mal à l'aise, épiant autour de moi.
« J'ai l'impression que ça peut recommencer n'importe quand. Je ne me sens pas en sécurité ici.

— Tu te montes la tête.

— Non! » J'ai fait volte-face pour le foudroyer du regard, mais il avait l'air si inquiet que je me suis détournée à nouveau. Je me demandais amèrement s'il s'inquiétait pour une nouvelle disparition ou pour ma santé mentale. J'étais toujours persuadée qu'il ne croyait pas mon histoire. « Tu as peut-être raison, ai-je concédé. J'espère que oui. Je suis peut-être comme ces victimes d'agression ou de viol qui ont survécu mais ne se sentent plus en sécurité. » J'ai haussé les épaules. « Je ne sais pas comment qualifier ce qui m'est arrivé, mais je ne me sens plus en sécurité. »

Kevin a pris une voix très apaisante. « Si ça se reproduit, et si c'est bien réel, le père du gamin saura qu'il te doit des remerciements. Il ne te fera aucun mal.

— Tu n'en sais rien. Tu ne sais pas ce qui peut arriver. » Je me suis levée, chancelante. « Enfin, je ne t'en veux pas de chercher à me ménager. » Je me suis tue, afin de lui laisser la possibilité de me contredire, mais il n'en a rien fait. « J'ai comme l'impression que c'est ce que j'essaie de faire, moi aussi.

— Comment ça?

— Je ne sais pas. Cet incident a beau avoir eu lieu, j'ai beau savoir pertinemment qu'il a eu lieu, il commence quand même à m'échapper. Ça ressemble à une histoire que j'aurais vue à la télé ou lue – à quelque chose qu'on m'aurait raconté.

— Ou... à un rêve? »

Je l'ai regardé. « Une hallucination, tu veux dire.

— Par exemple.

— Non! Je sais ce que je fais. J'y vois clair. Je cherche à prendre du recul parce que ça me terrorise. Mais c'était bien réel.

— Tu as raison, essaye de prendre du recul. » Kevin s'est levé et m'a débarrassée de la serviette sale. « C'est sûrement ce que tu as de mieux à faire. Réel ou pas, n'y pense plus. »